

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 7 (1871)
Heft: 15

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

GENÈVE.

7^{me} année.



1^{er} AOUT 1871

N° 15.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

et paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Systèmes et éclectisme. — Le passé et l'avenir intellectuels de la France.
— Correspondance. — Chronique bibliographique. — Partie pratique. — Chronique
scolaire.

SYSTÈMES ET ÉCLECTISME (1)

Dans la république des sciences et des arts, il y a des gens qui éprouvent une aversion insurmontable pour les systèmes, et qui voient, dans l'esprit de système, on ne sait quoi de dangereux et de redoutable pour la pensée, la morale, la religion et l'ordre social en général. N'y a-t-il pas là-dedans, d'abord une prévention injuste contre ce qui pourrait résulter de nouveau et d'excellent d'un système, en même temps qu'une vénération par trop outrée et surtout fort mal fondée pour les vieilles créances et les préjugés en vogue ? Il semble qu'on ait peur de s'aventurer dans des voies nouvelles et qu'on se plaise à végéter dans la bonne vieille ornière des idées communément admises. On aime les eaux stagnantes, on craint les eaux fraîches

(1) Le mémoire ou la thèse qu'on va lire est dirigée contre l'éclectisme pédagogique que l'Éducateur a fait profession de suivre jusqu'à ce jour, de préférence à un de ces systèmes exclusifs dont l'auteur se déclare le champion, pour faire prévaloir sans doute celui auquel il a voué ses sympathies, le système Herbart, représenté par M. Stoy (de Heidelberg). C'est néanmoins avec un vif plaisir que nous ouvrons nos colonnes au plaidoyer chaleureux et fortement raisonné de M. Xavier Ducotterd. Quand son mémoire aura paru en entier, nous aurons ou à nous déclarer convertis par la dialectique de notre collaborateur ou à lui opposer les arguments sérieux d'un éclectisme quine rend pas les armes.

et courantes. Laissons, dit-on, les systèmes aux utopistes, aux esprits rêveurs et aux originaux ; quant à nous, nous voulons nous en tenir à ce qui a été dit et cru jusqu'à présent par le grand nombre. Et quels sont donc les arguments que l'on fait valoir entre les systèmes ? Voici les principaux :

1. Qu'un principe peut être faux dans ses principes et par conséquent ouvrir la porte à l'erreur ;

2. Qu'un système, bien que vrai dans ses principes, ne nous révèle pas toute la vérité que nous espérons découvrir en en faisant la voie de nos recherches ; qu'il prête quelquefois à des interprétations contradictoires, à des conclusions fausses ;

3. Qu'enfin les systèmes engendrent l'excentricité, l'exagération et l'étroitesse d'esprit et de vue, ainsi que l'orgueil et la présomption.

Quelle voie les adversaires des systèmes nous proposent-ils pour arriver à la connaissance de la vérité, ou tout au moins pour ne pas nous exposer aux égarements auxquels peuvent conduire les systèmes ? Une voie qui n'en est pas une, une voie en zigzag, un dédale, une fusion ou un amalgame incohérent de tous les systèmes, une voie qu'on décore du nom d'*éclectisme*, et voici comment on raisonne :

• Tout système peut renfermer quelque chose de bon et d'utile, soit dans ses principes, soit dans son développement. Prenons-en donc le bon et le vrai et laissons de côté le mauvais et le faux ; en ne nous attachant à aucun système en particulier, nous avons tout à gagner et rien à risquer : nous en évitons les erreurs et nous en extrayons le meilleur. C'est ainsi que nous enrichirons notre esprit d'une quantité de vérités qui échappent à l'adepte exclusif d'un système ; l'*éclectisme*, voilà le chemin qui nous conduit infailliblement à la vérité. •

Nous verrons bientôt ce qu'il peut y avoir de vrai au fond de ce raisonnement ; mais d'abord, parlons des systèmes en particulier.

I

Qu'est-ce qu'un système ?

M. le professeur Stoy de Heidelberg en donne la définition suivante : *Un système est un ensemble organisé de connaissances, de telle sorte que de principes déterminés, on fasse sortir les applications comme les corollaires logiques de ces principes* (1). — Nous servant d'une figure, nous dirons qu'un système est un édifice construit d'après une esquisse et un plan sérieusement médités (*nach durchdachtem Risz und Plan*). Ajoutons encore comme complément qu'un système est un tout organique dont le ou les principes fondamentaux renferment les conditions nécessaires de son futur développement, comme le gland, par exemple, porte en soi les conditions nécessaires à la production d'un chêne. C'est un trait caractéristique d'un système que chaque idée essentielle qu'il contient est la conséquence natu-

(1) System ist ein geordnetes Ganzes von Erkenntnissen von der Art, dass aus bestimmten Grundsätzen Folgesätze der Ausführungen hergeleitet sind.

relle d'une idée précédente, et qu'à son tour, elle peut donner naissance à d'autres idées : condition essentielle du développement et du perfectionnement d'un système. Chaque idée, chaque partie d'un système bien conçu et bien organisé, peut de cette manière être ramenée de principe en principe à un principe fondamental. Il fallait que Cuvier eût une idée éminemment claire et profonde de ce qu'on appelle système, pour qu'à la simple vue de la dent d'un animal antédiluvien, il pût en reconstruire la structure du squelette et toute la forme primitive. Que vous eût fait un éclectique à la place de Cuvier ? De trois choses l'une. A l'aide de cette dent, il aurait composé un monstre, ou bien il l'aurait jetée avec indifférence, ou bien encore, voyant que ce pouvait être la dent d'un animal fossile, il en aurait enrichi, par pure manie et par vanité, sa collection de curiosités naturelles, et il aurait dit avec satisfaction : Voilà une dent fossile, je l'ai trouvée à tel endroit, tel jour, en telle circonstance. C'eût été tout. Cuvier, par contre, ne nous montre pas la dent comme objet essentiel, mais bien l'animal (sinon dans toute sa réalité, du moins avec beaucoup de ressemblance) auquel elle a appartenu. C'est l'un des avantages des systèmes de nous apprendre à remonter à la source, à l'origine et à la réalité des choses, de ramener les moindres phénomènes, les détails les plus insignifiants à leur principe ; de cette manière seulement nous pouvons avoir l'intelligence de ce qui existe. Nous concluons donc qu'au fond de chaque chose il se retrouve un principe ; chercher et reconnaître ce principe, y ramener toute chose qui a des rapports avec lui, c'est la tâche et le but des systèmes. Les choses, les êtres, les idées et les phénomènes au fond desquels se retrouve le même principe, sont rangés d'après leur étendue, leur forme ou leur qualité, et forment un ordre intelligent, un tout harmonique, où chacune des parties est à sa place et trouve son explication. Ainsi le principe est comme un lien secret qui parcourt tout le système, et qui en relie toutes les parties, principales et accessoires, d'une manière intime et indissoluble. Quel est le fil, par exemple, qui parcourt les *Méditations métaphysiques* de Descartes ? Pas autre chose que cet axiome de certitude : *Je pense, donc je suis*. — Un système peut reposer aussi bien sur plusieurs principes que sur un seul ; tel est par exemple le Cours éducatif de langue maternelle du père Girard, dans lequel l'auteur poursuit un double but : but purement intellectuel, *l'étude de la langue* ; puis un but essentiellement moral et religieux, la culture de l'esprit *au profit du cœur*. Nous y trouvons encore d'autres principes accessoires qui viennent s'adapter comme conséquence nécessaire aux deux premiers : tendance des pensées, principes pédagogiques du *connu à l'inconnu*, du *simple au composé*, principe de synthèse, etc. Ces parties accessoires ou ces principes dérivés sont nécessaires aux systèmes ; ils sont les colonnes de l'édifice. Ecartez, par exemple, du Cours de langue l'idée essentiellement religieuse et morale, ne prenez des nombreux exemples qu'il contient que tout juste ceux qu'il faut pour appuyer une règle, vous

n'aurez alors qu'un système mutilé, ne répondant plus aux principes : *Les pensées pour le cœur et la vie*. — Nous sommes bien loin d'avoir donné une explication complète de l'idée de système, quitte à y revenir lorsqu'il sera question de l'éclectisme. N'importe, ces données préliminaires semblent nous dire assez les avantages que la pensée peut retirer en étudiant un système et en l'admettant pour base dans la recherche de la vérité, dans une science quelconque et dans l'enseignement en particulier.

Pour comprendre un système et l'adopter, il faut d'abord l'étudier, l'examiner et l'approfondir, si toutefois nos forces intellectuelles y suffisent; et qui a examiné et approfondi, aura le sentiment d'une sûre existence, semblable à une forteresse.

En examinant sérieusement les différents systèmes qui existent, nous reconnaitrons qu'il y en a de faux, faux dans leurs principes, et, partant, dans leurs conséquences. C'est le seul reproche fondé que l'on puisse faire à certains systèmes. Eh bien ! qu'y a-t-il à faire ? Les rejeter, c'est tout simple. Et bien que nous ayons consacré notre temps à les étudier, nous n'aurons rien perdu, au contraire ; notre esprit aura appris à juger, à reconnaître le faux et surtout de faux principes, ce qui n'est pas le moindre avantage. Nous n'en sortirons qu'avec un désir plus vif de trouver la vérité. Les systèmes faux dans leurs principes, poussés à leurs dernières conséquences, ne sauraient produire que les erreurs les plus grossières et les plus funestes à la société. Nous n'avons qu'à citer le matérialisme (1), l'athéisme, le panthéisme, etc. ; quels ravages ces doctrines n'ont-elles pas déjà exercés et n'exercent-elles pas encore aujourd'hui dans le monde ! Quel malheur pour une nation d'être gouvernée par un système basé sur le principe de l'absolutisme. Il est certains gouvernements qui ont pour système de préconiser l'ignorance et de faire la guerre à l'instruction ; ces gouvernements-là se creusent eux-mêmes un abîme, en même temps qu'aux peuples dont ils tuent l'intelligence, la raison et la conscience. De pareils systèmes n'ont besoin ni de commentaires, ni même d'un examen sérieux ; leur simple application dans la pratique nous les montre pour ce qu'ils sont, mauvais et funestes ; car au lieu de perfectionner l'homme et de lui faire voir sa dignité, ils ne font que le dégrader et le rendre malheureux. Il n'y a, d'ailleurs, que les esprits mal dirigés dans leurs premières études et que les cœurs pervertis qui puissent donner tête baissée dans les égarements des faux systèmes. Ce ne sera pas à la raison qu'il faudra imputer l'invention et la mise en pratique des faux.

(1) Nous sommes bien loin de nier les progrès que ces systèmes, notamment le matérialisme, ont fait faire aux sciences naturelles. Le matérialisme ne cherchant que dans la matière le principe de toutes choses, tant des lois qui régissent le monde physique que de celles qui produisent et régissent le monde intellectuel et moral, le matérialisme qui ne croit voir dans l'âme qu'une pure émanation chimique, qu'un phénomène physique très-compiqué, ne pouvait trouver son point d'appui que dans les sciences naturelles, que dans l'étude constante et surtout très-minutieuse de la matière organique dans ses divers rapports. Sans avoir encore pu découvrir le principe de la vie psychique, le matérialisme a cependant jeté de la lumière sur maint côté de la vie de l'âme.

systèmes, mais uniquement au manque de raison, la raison, dans sa signification absolue, ne reconnaissant que le vrai, le bien et le juste. Le culte que les hommes de la Terreur rendirent quelque temps à la déesse *Raison*, péchait justement de ce côté-là et était un des plus déraisonnables qu'on puisse concevoir. Nous sommes donc d'accord avec les âmes méfiantes qu'il y a de faux et, par conséquent, de mauvais systèmes; nous savons combien il est dangereux de s'y attacher d'une manière exclusive et de les suivre aveuglément ou par pur caprice, peut-être aussi par vanité. Nous ne saurions que nous associer à ceux qui préviennent les néophytes contre les théories creuses et les faux systèmes que les jeunes gens admettent parfois avec trop d'empressement et d'avidité, sans en faire d'abord un examen sérieux et juste, justifiant ainsi la sentence de La Fontaine, que l'homme est de glace aux vérités, de feu pour le mensonge.

Mais heureusement pour la raison, la science et le progrès, il y a des systèmes dont les principes sont vrais et dont on peut tirer des conséquences justes et utiles. Toutefois ce sont des systèmes, et à ce titre ils n'échappent pas à la critique inexorable de l'esprit prévenu et hautain de l'éclectisme. N'y a-t-il pas dans la société des hommes au cœur ingrat? Faites-leur tout le bien dont vous êtes capable, ouvrez-leur vos trésors, comblez-les de bienfaits, ils trouveront encore que vous ne leur avez pas assez donné, ils déprécieront vos dons. Il en est ainsi des bons systèmes qui nous donnent des biens que nous ne possédions ni ne connaissions auparavant et qui nous ouvrent le chemin pour en acquérir de nouveaux. Un système, dit-on, bien que vrai dans ses principes, ne nous révèle pas toute la vérité que nous espérons découvrir en l'adoptant comme base et point de départ dans nos recherches, ou comme guide dans une sphère d'activité quelconque. Et puis les meilleurs systèmes peuvent être sujets à des interprétations divergentes, donner lieu à des conséquences complètement fausses, donc induire en erreur. Naturellement on ne manque pas d'appuyer ces arguments d'exemples formidables. Descartes, le père de la philosophie moderne, avait certes créé un bon et grand système. Il a démontré la spiritualité et l'immortalité de l'âme; il a prouvé l'existence de Dieu. Cependant aurait-il jamais cru que de sa doctrine des substances finie et infinie, il serait sorti le spinozisme, cette doctrine philosophique qui ne reconnaît qu'une substance unique, la substance infinie, système dont la conséquence inévitable devait être le panthéisme et plus tard l'idéalisme nébuleux de Hegel? D'un autre côté, n'est-il pas sorti de Descartes l'occasionalisme des Guenlinx et des Malebranche, système qui fait intervenir l'assistance immédiate de Dieu dans chacun des actes de la pensée, supprimant ainsi d'un coup les lois constantes et naturelles (si nous osons nous servir de ce terme) auxquelles notre psychée est soumise et d'après lesquelles elle agit? — Et Locke et Bacon ont-ils pu prévoir que leur réalisme contribuerait si puissamment à produire en France

Le sensualisme et le matérialisme du XVIII^e siècle, ce matérialisme si clairement et à la fois si cyniquement formulé dans le *Système de la nature* du pseudo-Mirabeau, ainsi que dans *L'homme-machine* de La Mettrie ? — Voyez donc où peuvent conduire même les meilleurs systèmes !

S'il est un sophisme plat et usé, c'est sans contredit celui au moyen duquel on voudrait prouver qu'une chose est mauvaise, par la simple raison de l'abus qu'on peut en faire. A ce compte-là, il faudrait condamner tout ce qu'il y a de meilleur, sans même en excepter l'Écriture sainte. Rejeter un système parce qu'il ne nous révèle pas toute la vérité que nous nous en promettons d'avance ! Mais on oublie que les hommes qui fondent de bons systèmes et que ceux qui en héritent, n'ont nullement la sotte et vaniteuse prétention de découvrir toute la vérité ; ce à quoi ils aspirent, c'est à mettre la postérité sur la voie du progrès vers le vrai. Où est la science, où est l'être humain qui, depuis que le monde existe, ait connu toute la vérité ? La vérité ne sera connue dans toute son étendue qu'à la fin des temps, c'est-à-dire que lorsque l'humanité aura accompli sa course. L'homme est un atome au sein de la création, et la quantité de vérité qu'il parvient à découvrir ne sera jamais non plus qu'un atome. Cependant, si chacun de nous apporte son atome de vérité, celle-ci prendra les proportions d'un monde. Et à qui est dévolue la tâche de continuer l'édifice de la vérité ? Aux bons systèmes qui seuls en renferment les conditions nécessaires. Sans système, arrêt du progrès et de la pensée, chaos et silence. Il est vrai que même un bon système peut présenter à son origine des défauts, des imperfections, des lacunes et quelquefois des inconséquences dans ses détails : il n'est qu'à l'état d'embryon. Mais un tel système est susceptible de perfectionnement ; d'autres esprits s'en empareront, le redresseront et l'étendront indéfiniment. Ce travail aura pour résultat la découverte successive d'une foule de vérités qui donneront à la pensée humaine une sève nouvelle, lui ouvrant en même temps des horizons nouveaux. Qu'étaient les sciences philosophiques depuis Aristote jusqu'au commencement du XVII^e siècle ? Elles étaient dégénérées en une scholastique stérile et en ergotage ; elles étaient étiolées et abâtardies. Il fallut le puissant génie de Descartes pour leur rendre la vie et les réhabiliter. C'est le système de Descartes qui ralluma le flambeau presque éteint de la pensée philosophique, qui donna à l'esprit de recherche cette formidable impulsion du XVII^e siècle et qui se communiqua comme un souffle vivifiant à la littérature française du siècle de Louis XIV et de plus tard encore. Est-ce à dire que le système de Descartes eût été parfait ? Non, mais la voie qu'il ouvrait à la recherche de la vérité était neuve, c'était la bonne, la véritable. Nous pourrions faire les mêmes réflexions sur le système d'éducation de Rousseau. Ce système n'est pas parfait non plus : il y a des utopies et des erreurs. N'importe, le principe qui en forme la base et la grande idée qui l'a dicté seront éternellement vrais et acquis à l'humanité ; l'*Emile*

sera toujours, selon Mager, la déclaration des droits de l'enfant et, selon Goethe, l'évangile naturel de l'éducation. Rousseau a produit Pestalozzi et l'école philanthropique allemande, c'est-à-dire l'une des plus grandes révolutions qui se soient jamais accomplies dans le domaine de l'éducation. De telles révolutions ne sauraient être l'œuvre de l'éclectisme. La naissance des bons et grands systèmes forme dans l'histoire de la culture humaine comme autant d'ères nouvelles et bien tranchées, à partir desquelles on aperçoit un mouvement jusque-là inconnu, nouveau et en avant de la pensée. Ce fait, nous le voyons se reproduire incessamment depuis Thalès jusqu'à Herbart et Darwin. Supposons maintenant que, par une fausse déflance pour les systèmes, on ne les ait ni étudiés ni suivis, et que personne ne s'en soit emparé avec l'enthousiasme nécessaire pour en faire prévaloir les principes, où en serait la pensée, où serait le progrès ? Nous avons dit : avec enthousiasme, et cela avec intention, car toute nouvelle doctrine, soit dans le domaine religieux, soit dans celui des sciences et des arts en général, mourra dans ses langages, si elle ne trouve des disciples ardents qui se vouent tout entiers à son développement et à sa propagation. C'est ainsi que se forment les écoles, à ce prix seulement que le progrès se fait et qu'il entre dans des phases nouvelles. C'est à ce manque d'enthousiasme et d'amour pour le beau, le vrai et.... l'enfance qu'il faut attribuer le peu d'écho qu'a rencontré le *système éducatif* de langue maternelle, du Père Girard.

Qu'on ne vienne donc pas dire que c'est par crainte de rencontrer l'erreur ou de ne pas découvrir toute la vérité qu'on en attendait, qu'on évite de s'attacher à un système. Ce n'est pas là le vrai motif. Nous n'exagérerons pas en disant que c'est plutôt par indifférence pour la vérité et par crainte de la lutte, car on le sait, ce n'est qu'au prix d'une lutte soutenue et courageuse que l'on finit par faire triompher un grand principe. Il est si doux, si commode de n'être en collision avec personne, d'être d'accord avec tout le monde, de ne froisser aucun des mille préjugés existants.

(A suivre).

X. DUCOTTERD.

Errata. — Des fautes très-graves se sont encore glissées dans les deux derniers numéros de l'*Educateur*. Dans le numéro du 1^{er} Juillet (page 205) on fait dire à M. Cambessedes « que les actes de dévouement ne doivent pas être publiés » (au lieu d'oubliés). Dans le numéro du 15, dans l'article de M. Daguet sur la loi genevoise, l'infinitif trancher se change en *tranchette* et la mauvaise position des signes de ponctuation dénature complètement une phrase importante qui doit être lue ainsi : « La création d'une commission publique et officielle est le seul moyen de prévenir les influences officieuses, occultes, irresponsables de quelques employés en crédit, d'un secrétaire plus ou moins insinuant et entendu, d'une personne favorisée enfin, etc. »

Le passé et l'avenir intellectuels de la France

selon le célèbre naturaliste AGASSIZ.

On a beaucoup parlé dans notre temps de l'anéantissement des races latines, de la disparition prochaine de la nation française en particulier... Il est intéressant de voir comment un grand esprit, un esprit étranger aux passions qu'a soulevées la dernière guerre, apprécie la situation de son poste neutre au-delà de l'Océan.

M. Agassiz, notre compatriote vaudois, devenu aujourd'hui moitié américain, sinon aux trois quarts, a confié ses impressions au petit journal de Boston qu'on nomme *Balloon-post*, et c'est au *Courrier des Etats-Unis*, organe des populations Franco-américaines, que nous empruntons les remarquables paroles du profond investigateur auquel le village de Môtiers-en-Vully devrait être fier d'avoir donné naissance. »

» C'est, dit-il, alors que la France était agitée par les idées républicaines qu'elle inaugura l'une des plus brillantes périodes de progrès intellectuel que le monde ait jamais connues. Je ne parle pas d'une de ces phases de distinction littéraire si fréquentes dans son histoire, pleine de vivacité et d'éclat, remarquable par l'esprit et la culture, plus peut-être que par la pureté et la profondeur ; je parle en ce moment d'un autre genre de travaux, d'un autre ordre de travailleurs. Ces hommes ont été des investigateurs rares et originaux. Ils ont ouvert de nouveaux chemins à la science ; ils ont découvert les lois qui régissent l'univers ; leur œuvre a été de celles qui grandissent et élèvent l'humanité, et l'héritage qu'ils nous ont laissé ne sera jamais perdu, car il est inaliénable comme la vérité elle-même. Des hommes tels que Lavoisier, Lagrange, Laplace, Haüy, Vauquelin, Berthollet, Biot, Gay-Lussac, Fourier, Chaptal, Fourcroy, Thénard, Carnot, Monge, Ampère, Fresnel, Arago, Borda, Prony, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Lamarck, Latreille, les trois Jussieu, Brongniart, Legallois, Larrey, Bichat, Pinel, Dupuytren, Esquirol, Broussais, Laennec, Champollion, — les héros intellectuels de la fin du dix-huitième et du commencement du dix-neuvième siècle, n'étaient pas les fils d'une faible race. Pour moi, je ne crois pas que la nation qui a donné naissance à de si nobles enfants dans l'espace d'un demi-siècle et à tant d'autres de la même trempe qui les ont précédés, n'ait plus en elle de virilité. Ces hommes n'ont pas été seulement des célébrités dans le sens ordinaire, des hommes distingués par le plus haut mérite dans leur nation spéciale ; ils ont été des inventeurs, des explorateurs intellectuels, des découvreurs de nouvelles terres dans le monde de la science.

Et que ne devons-nous pas aux institutions d'instruction en France, à leur application pratique des méthodes scientifiques d'enseignement ?

L'Ecole normale, l'Ecole Polytechnique n'ont-elles pas été des modèles pour les autres nations civilisées ? Nos médecins d'un âge mûr vous diront que la médecine ne pouvait être bien étudiée que dans la grande métropole de la France. Notre administration des phares reconnaîtra sans hésiter que sans les découvertes de Fresnel, l'accès de nos rivages dans l'obscurité de la nuit ne serait pas sûr comme il est aujourd'hui. L'anatomie comparée doit ses premiers éléments aux investigateurs français. La paléontologie est de même une science d'origine française. Laplace tient un rang élevé à côté de Newton et de Leibnitz. La science de l'ingénieur moderne est le fruit des grandes entreprises de la République française ; et la France républicaine a exercé un tel prestige sur les grands découvreurs allemands, Georges R. Foster et Alexandre de Humboldt, que tous deux lui ont donné les meilleures années de leur vie. En réalité, l'Allemagne doit son élévation scientifique actuelle, dans une grande mesure, à cette période d'activité intellectuelle en France. L'Angleterre, aussi, a une très-lourde et très-honorable dette du même genre à sa voisine d'Outre-Manche, et l'Amérique a sa part des mêmes obligations. »

A ce vivant et grandiose tableau des illustrations scientifiques de la France, il eût été aisé à M. Agassiz de joindre celui de ses illustrations littéraires et artistiques. Etaient-ils ou sont-ils les fils d'une faible race, les Chateaubriand, Lamennais, Berryer, Lamartine, Royer-Collard, Cousin, le grand publiciste Tocqueville, Guizot, et cet Edgar Quinet, le courageux et lumineux philosophe de l'histoire de la Révolution qu'il a jugée avec la conscience de l'honnête homme et la haute raison d'un sage, alliée au cœur du patriote.

La France a évidemment besoin de régénération, de transformation morale, religieuse et politique ; elle a surtout besoin d'éducation populaire. Mais il ne faut jamais se presser de sonner le glas funèbre d'une grande nation. L'Allemagne, après Jéna, était assez abâtue ; on voit ce qu'elle est devenue depuis lors.

CORRESPONDANCE

Neuchâtel, 17 juillet 1871.

La riante cité de Neuveville vient de célébrer à nos portes, pendant les journées du 1^{er} et du 2 juillet, une petite fête pédagogique en l'honneur de la 25^{me} année d'existence de son Progymnase ; bien que la mode ne soit peut-être que trop aux fêtes et aux comptes-rendus, il nous semble utile de donner quelques détails au public sur ce qui s'est fait dans cette modeste solennité, intéressante à plus d'un titre.

Chacun de nos lecteurs se souvient sans doute d'avoir un jour rencontré, tout à coup, au milieu des préoccupations de la vie pratique, un ami d'en-

fance, un camarade de collège; une pareille rencontre ne fait-elle point sur nous l'impression d'une rosée rafraîchissante au milieu des ardeurs de l'été? n'est-ce point comme un parfum de jeunesse qui nous enivre et nous vivifie, un écho de nos 15 ans qui laisse en nous comme un ébranlement de joie et de suaves attendrissements? Supposez qu'au lieu d'un ami d'enfance, vous en voyiez 30 ou 40; au lieu d'un souvenir vous aurez une réalité, vous revivrez dans un autre âge. L'image de votre jeunesse, ternie par le temps et les soucis, se présente à vos yeux vive et sereine avec tout l'éclat que l'imagination prête au passé que l'on regrette.

Telle est à peu près l'impression qu'ont éprouvée les invités de la fête neuvevilloise. Il s'agissait en effet de réunir dans une fraternelle agape les *anciens élèves du Progymnase*. Cette fête, n'ayant aucun caractère officiel (et c'est ce qui en a fait le prix), était née de l'initiative privée et spontanée d'un certain nombre d'anciens élèves du Progymnase, séjournant à Neuveville; comme le disait la circulaire, il s'agissait non-seulement de renouer d'anciens liens que le temps avait relâchés, mais encore d'affirmer une fois de plus l'intérêt que tout républicain doit porter à l'instruction du peuple. Pour notre part, nous pouvons dire que le but désiré a été pleinement atteint.

Le 1^{er} juillet, vers 1 heure, la grande salle du progymnase de Neuveville s'emplissait d'hôtes inaccoutumés; on voyait s'y presser, non point la cohorte vive et joyeuse des collégiens, mais une assemblée à la fois grave et pleine d'entrain, de commerçants, de médecins, de professeurs qui venaient renouveler connaissance avec ces vieux bancs de collège, où tous s'étaient assis. Les coupes remplies des crus généreux du terroir neuvevillois commencèrent bientôt à circuler sur les lèvres des invités, au grand scandale sans doute des murs d'école, puis, après le salut de bienvenue prononcé par M. le banquier Imer, président de la fête, l'assistance écouta avec attention le résumé historique des phases parcourues par le progymnase de Neuveville qui était en quelque sorte le héros de la fête. En 1845, le Jura bernois n'avait que deux collèges classiques, celui de Porrentruy, destiné surtout à satisfaire aux besoins du Jura catholique et celui de Bienne qui avait bien vite fini par devenir complètement allemand. Le Jura bernois protestant, se trouvant ainsi complètement déshérité, le gouvernement bernois songea enfin à combler cette lacune. On jeta tour à tour les yeux sur Bellelay, St-Imier, Neuveville et même sur Sonceboz qui avait l'avantage d'être le point le plus central du Jura protestant. Grâce surtout aux efforts de M. le député Cyprien Revel, Neuveville, qui pouvait disposer d'un bâtiment neuf et parfaitement approprié à la circonstance, obtint la préférence, et le progymnase y fut installé le 4 mai 1846. Des réorganisations subséquentes (en 1856 et en 1863) ont contribué à élargir son programme d'études; à l'heure qu'il est, l'établissement neuvevillois, comme les établissements secondaires plus

récents de Delémont, de St-Imier, de Berthoud, etc., accomplit le programme des 5 premières années d'études de l'école cantonale de Porrentruy.

L'ordre du jour appelant la discussion sur la question des établissements d'instruction publique du Jura et la nécessité éventuelle de réformer dans ce domaine, le président propose, aux applaudissements unanimes de l'assemblée, de transporter le siège des délibérations en plein air, dans le beau verger du Café du Mûrier. En l'absence du rapporteur officiellement désigné, M. le Conseiller national Revel introduit la discussion par quelques observations générales. M. Revel n'est point ennemi des langues mortes qu'il serait disposé à appeler avec Lamartine les langues *immortelles*, seulement ne serait-il pas possible d'en simplifier un peu l'enseignement ? ce qui permettrait de réduire quelque peu le nombre d'heures affectées au latin et au grec et d'augmenter le temps réellement insuffisant que l'on donne à l'étude de l'allemand et surtout à celle de la langue maternelle. L'arithmétique mériterait aussi, suivant M. Revel, d'être enseignée avec plus de soin et surtout plus longtemps.

M. le préfet, Frédéric Imer, ancien proviseur du collège, approuve les observations de M. Revel ; il lui semble même qu'il serait bon d'en revenir aux intentions d'une partie du gouvernement bernois si vivement combattues par les campagnes en 1856, qu'il faudrait, dans les petites localités comme Neuveville, St-Imier, Berthoud, etc., supprimer les progymnases qui s'efforcent en vain de soutenir avec l'école cantonale une concurrence impossible et les remplacer par des écoles secondaires qui pourraient plus facilement satisfaire aux exigences d'un enseignement pratique et vraiment utile à cette immense majorité de la jeunesse qui ne se destine point à des carrières libérales. Il semble bien injuste d'accommoder les programmes d'études aux besoins spéciaux de quelques jeunes gens (2 ou 3 par an à Neuveville) qui accomplissent seuls le cycle complet de leurs études en passant du Progymnase à l'Ecole cantonale et à l'Université.

M. le docteur Schwab, président de la commission d'éducation de St-Imier, fait observer qu'à St-Imier on s'affranchit quelque peu de la tutelle du plan d'études de Porrentruy, qu'on donne plus de temps à l'enseignement de l'histoire suisse réservée par Porrentruy aux classes supérieures, qu'en un mot on tient compte des besoins de la majorité des élèves. Les observations de plusieurs autres orateurs ayant été entendues, M. Schaffter, maître actuel de français et d'histoire au progymnase, clôt la discussion en faisant adopter par l'assemblée la proposition de confier à l'initiative du corps enseignant de Neuveville, l'élaboration d'une circulaire qui inviterait les progymnases bernois à s'entendre pour formuler des desiderata en vue d'une révision du plan d'études.

A cette proposition, s'en joignit bientôt une autre, d'une portée et d'un intérêt plus immédiats, celle de payer un tribut à Comus, le dieu du festin.

On dit que tous les banquets se ressemblent plus ou moins, c'est possible ; ce que je sais, c'est que le banquet neuvevillois, qui réunissait à la même table, 60 à 70 vieux amis de collège, revêtit un caractère tout particulier de douce intimité et de franche gaité. Inutile de dire que les toasts ne manquèrent point. M. Fritz Imer but à la santé des anciens collégiens, M. Schaffter, à la patrie, M. Gilliéron de Neuchâtel, à la solidarité des anciens élèves et des nouveaux ; un orateur lit des vers en allemand, d'autres retracent avec attendrissement et bonheur les souvenirs des belles années qu'ils ont passées à Neuveville ; un ex-élève boit à la santé de M. Vérenet, vétéran de l'enseignement et doyen de la fête, un autre donne quelques mots de sympathie et de regret à la mémoire de M. Charles Hisely, mort récemment à Neuveville, après avoir enseigné pendant 25 ans les mathématiques et l'histoire naturelle au progymnase.

Le reste de la journée fut le soir d'un beau jour ; le Café du Mûrier, tout enguirlandé de lampions et de transparents, scintillait de mille lueurs tamisées par la verdure des arbres ; les accords de la fanfare alternèrent avec les discours jusqu'à ce qu'une pluie d'orage vint prononcer la clôture d'une journée si bien remplie.

Le lendemain, le soleil se levait radieux, annonçant ainsi le second acte de la fête, tout entier consacré à la gaité et à la joie. Un *pèlerinage à l'île St-Pierre*, tel était en effet le programme de la journée. Nous ne nous arrêtons point à décrire les mille incidents de la traversée, non plus que la beauté romantique des rives du lac illustrée par le pinceau de Jean-Jacques et quelques vers de Delille, et les élans d'une ardente jeunesse égayant de ses clameurs et du bruit des fourchettes la profondeur des bois où rêvait l'amant de la nature, l'enthousiaste auteur de l'Emile. Qu'il nous suffise de dire en terminant que cette fête n'a point été inutile à la cause de l'instruction, qu'elle a réchauffé dans bien des cœurs l'amour de l'étude et de l'instruction libéralement distribuée, en même temps qu'elle ravivait chez tous les souvenirs du collège et de cet âge béni dont le poète aurait pu dire : *For-san et haec olim meminisse juvabit !*

Alfred GILLIÉRON, professeur au collège latin.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire ancienne, grecque et romaine par A. VULLIET, 8^{me} édition, revue, complétée et abrégée. Lausanne, chez Bridel.

Quand un livre d'école arrive à une huitième édition, il peut se passer d'éloge ; son écoulement est assuré. Mais comme il arrive qu'un livre puisse avoir plusieurs éditions pour des motifs qui n'impliquent pas nécessairement la supériorité d'une œuvre, nous disons un mot de la valeur intrinsèque de l'histoire de M. Vulliet.

C'est d'abord pour louer l'ordonnance générale, le plan suivi du résumé des annales des peuples anciens que ce volume de 350 pages déroule sous nos yeux. A une bonne distribution des matières, l'auteur joint une exposition claire et lucide, où l'anecdote vient animer le récit sans trop nuire à la réflexion et à ce qu'on appelle les grandes lignes de l'histoire. Celles-ci pourraient être cependant un peu plus accentuées, à ce qu'il nous semble. Quant aux faits, ils sont bien étudiés, puisés aux *sources* et non comme tant de livres d'école aux livres de *seconde main* dont se contente la demi-culture qui ne soupçonne pas même la différence.

Pour ce qui concerne les peuples orientaux, M. Vulliet a mis à profit les savantes études de M. Lenormant. Mais sur plusieurs points encore controversés, comme par exemple, la question de l'existence des Castes en Egypte, n'a-t-il pas adopté trop facilement les vues de M. Ampère qui s'est prononcé contre leur existence sur l'histoire de Sésostris ou Ramsès II, le plus grand roi de l'Egypte avec Thoutmès, et qu'a chanté le poète égyptien *Pentaour*, l'ami du seigneur du Monde (dont M. Vulliet n'a rien dit), n'a-t-il pas accepté sans trop d'examen les conclusions de quelques Egyptologues français, et ne s'est-il pas exposé volontairement au danger que courent du reste tous les auteurs historiques de devoir modifier dans une édition subséquente, les données antérieures ?

Pour l'histoire romaine, puisque nous en sommes à la critique, n'a-t-il pas fait une trop grande part aux fictions dont Tite-Live a embelli le berceau de Romulus et de la Ville éternelle ? Les beaux temps de la République sont en revanche décrits avec bonheur ainsi que les tristes jours de la Monarchie militaire. Autant la figure d'Alexandre est traitée avec la prédilection qui s'attache à ce conquérant doublé d'un civilisateur, autant la personnalité de César est peu mise en relief, en dehors de ses campagnes et de sa dictature. M. Vulliet paraît ne pas croire aux idées humanitaires et à la mission grandiose de celui dont Napoléon III, Mommsen, et bien d'autres, ont voulu faire un sauveur et un *homme providentiel*.

Le mouvement intellectuel marche de pair avec le mouvement politique et guerrier dans l'instructif et intéressant abrégé de l'écrivain vaudois. Il y aurait une étude utile à faire au point de vue de nos écoles et du progrès des études historiques ; c'est une étude comparative de l'abrégé de l'histoire générale de M. Vulliet avec celle de son compatriote et collègue vaudois, M. Duperret. Nous attendons pour la faire d'une façon plus concluante et plus complète la publication des volumes suivants.

A. D.

Partie pratique.

EXERCICES LITTÉRAIRES

L'un des exercices les plus utiles pour le développement de l'esprit et en particulier pour la culture du sentiment de la forme et du beau, c'est assu-

rément l'étude des beautés et des défauts des ouvrages d'esprit. Mais cette étude suppose déjà un certain nombre de connaissances et ce qui ne s'acquiert pas toujours avec l'instruction, le goût, c'est-à-dire le discernement du beau. Que de personnes qui se croient cultivées parce qu'elles ont fréquenté quelques écoles, voire même des écoles spéciales, adoreront le *lieu commun*, et appelleront beau ce qui est affecté, enflé, boursoufflé, retentissant, déclamatoire, ou donneront la palme à la mignardise sur la simplicité, sur les grâces naïves. La culture du goût est plus rare qu'on ne le pense et la lecture des ouvrages du jour, c'est-à-dire des romans de l'école fantaisiste qui a tant *fait de bien* à la France, n'est pas propre à le développer. Mais soyons justes. Ce ne sont pas seulement les romanciers proprement dits qui se laissent aller au mauvais goût. Les littérateurs plus sérieux, les critiques, les historiens eux-mêmes n'en sont pas exempts, et, s'il pouvait renaître, l'auteur des *Précieuses ridicules* aurait à signaler chez de graves écrivains plus d'une concession au style métaphorique et outré qu'ont mis à la mode les écrivains du jour.

Les fautes les plus grossières seront sans doute toujours celles qui outragent la grammaire et la langue, celles qui pèchent contre la clarté, la précision, la correction du langage, l'harmonie des sons et l'unité dans la composition, partant l'obscurité, les barbarismes de mots et de phrases (solécismes) les répétitions, les longueurs, la cacophonie (il alla à Alexandrie) et les disparates, les hors-d'œuvre. Mais on peut écrire correctement, clairement, avec assez de précision, sans trop écorcher le tympan de ses lecteurs ni manquer à la loi de l'unité, et cependant *mal écrire*, c'est-à-dire sans beauté. C'est le défaut assez habituel des grammairiens, à commencer par cet abbé d'Olivet, le puriste par excellence, qui prétendait avoir trouvé 1000 fautes dans Racine, le plus pur des écrivains français. L'abbé Faydit, un autre puriste, faisait la guerre à Fénelon et à ce qu'il appelait la *Télémachomanie*. Un troisième, Fréron, s'acharnait sur Voltaire et déchirait à belles dents les beaux vers où Zaïre explique et justifie ainsi son attachement à la foi musulmane;

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Le moindre marchand de participes triomphera de trouver ici une faute grossière. Il faudrait dire selon lui : « Et je suis musulmane en ces lieux. » La faute cependant, si faute il y a, se réduit à une ellipse, ellipse qui fait beauté et, partant, supprime la faute. Quand Victor Hugo a dit : *un pleur inextinguible, éternel*, on a aussi crié à la violation de la syntaxe, et cependant il n'y avait que hardiesse, hardiesse dans la beauté, non dans la laideur et par conséquent pas de faute.

Quand une demoiselle lettrée de notre connaissance écrivait un jour à quelqu'un : « Vos bontés sont tombées dans le réservoir de ma sensibilité »

il n'y avait là aucune faute de langue proprement dite. La syntaxe était respectée et cependant quelle personne de goût et de sens voudrait avoir écrit cette phrase à côté de laquelle je serais bien tenté de mettre celle de certain professeur : « Si le cœur pouvait sténographier ses pensées, vous recevriez souvent de mes nouvelles » si ce professeur ne l'avait pas écrite en plaisantant et en se moquant de lui-même plutôt qu'avec le sentiment que semble de prime-abord comporter le sentimentalisme qui a dicté cette phrase. Moins de sentiment mais plus de recherche encore dans les paroles que disait un jour à l'auteur de ces lignes une grande dame : **Madame ne s'ennuie point dans cette retraite.** — **Non, Monsieur, je cultive la musique et les oléagineuses.** L'affectation, la recherche, la préciosité, le maniérisme, tout cela choque encore le bon goût et le bon sens, plus qu'un barbarisme ou un solécisme, surtout quand ces derniers ont de la grâce et se font pardonner par leur utilité ou leur gentillesse. Mais ce n'est pas un cours de littérature que nous pensons faire ici.

Nous nous proposons tant seulement dans l'exercice suivant (qui ne sera pas le seul de son genre) de mettre sous les yeux de nos lecteurs un certain nombre de phrases tirées des écrivains français et suisses, phrases défectueuses ou non, mais jugées telles par la critique ignorante ou sérieuse, et sur lesquelles nous appelons l'attention et les *remarques* des amis de l'instruction publique que cela peut intéresser.

A. DAGUET.

Comme nous commençons cette mosaïque de phrases en discussion, par deux citations tirées de nos propres écrits, personne, pensons-nous, ne pourra se plaindre d'avoir été placé sur le trébuchet de l'analyse.

Phrases à discuter :

« Les bateliers, muets de terreur, s'écrient : Tell est fort comme un chêne, lui seul peut nous sauver. » (Daguet, *Histoire abrégée de la Confédération suisse*, 2^e édition).

— « Ces guerriers s'étant rendus, Charles le Téméraire en fit pendre une partie aux noyers voisins et noyer les autres dans le lac. » (Même ouvrage, 1^{re} édition de 1868.)

— « Elle (Marie Lecksinska femme de Louis XV) était fille de Stanislas Lecksinski, roi alternatif et compétiteur de Pologne avec Frédéric-Auguste de Saxe (l'abbé Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*.)

— « Wolf, fils d'un brasseur de Breslau, eut la gloire de brasser pour les Allemands une philosophie nationale, en fondant à Halle, dans une même chaudière, la philosophie de Leibnitz et celle de Descartes (Rohrbacher). »

— « On panthéonisa les théoriciens de la Terreur. » (Crétineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*.)

— « A ce troupeau de brebis oratoires, marchant au pas de charge sous la houlette du loup démagogique, déguisé en berger gallican, on ouvre un

- arsenal de vieux arguments, de poudreuses assertions, de mensonges cent fois répétés et de calomnies toujours nouvelles. (Le même) (1).

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — La dernière guerre et les calamités qui en ont été le résultat ont eu le bon côté de faire naître des sympathies pour la Suisse qui n'existaient pas au même degré auparavant. Les professeurs et élèves des collèges de Vevey et Aigle ayant fait une excursion sur la rive méridionale du lac, ont été reçus de la manière la plus cordiale par la population et les autorités de Thonon en Savoie qui se portèrent à la rencontre du cortège en armes que formait la jeunesse vaudoise, avec enseignes déployées et précédée de l'excellente musique militaire du collège de Vevey. M. le vice-préfet de Thonon avait autorisé cet appareil. Le Maire de la ville harangua la troupe à l'Hôtel de ville, où une collation avait été improvisée, et rappela la conduite de la Suisse pendant l'hiver dernier. M. le pasteur Cérésole y répondit comme membre de la Commission des écoles de Vevey. La musique de Thonon vint mêler ses fanfares à celles de Vevey et accompagna le cortège jusqu'à Evian où le bateau à vapeur prit la troupe pour la reconduire à Vevey, où de nouveaux plaisirs l'attendaient, grâce à la munificence de la municipalité. (D'après le *Messenger des Alpes* d'Aigle, numéro du 1^{er} juillet.)

GENÈVE. — La Société pédagogique a eu sa promenade annuelle à Satigny, le lundi 11 Juillet. L'excursion a été gaie, animée par des chansons, et marquée par des discours empreints de pensées élevées et dont l'expression franche fait plaisir. Pourquoi y a-t-il une exception à cette règle ? Pourquoi le compte-rendu du *Bien public*, dont nous extrayons ces détails, ne dit-il pas le nom du premier orateur, de celui qui a rompu la glace et invité tout le monde à la sincère manifestation des convictions en en donnant lui-même l'exemple et en confessant sa foi à la morale religieuse, par opposition à la morale indépendante. Ce discours a été le signal d'un feu roulant de toasts, où l'on a bu à la liberté de discussion (Bost), à la libre-pensée (Dussaud), à la religion universelle dont le Christ a donné l'expression la plus parfaite (M. Saget), au progrès (M. Bory-Buvelot), etc. Un orateur ayant exprimé le désir de voir bannir la religion et la morale de l'école, il a été combattu par M. Delafontaine, qui pense qu'il y a une grande différence entre des jeunes gens soumis à l'influence religieuse et ceux qu'on y soustrait d'une façon inconsidérée. On a exprimé le désir de voir les dames prendre part au prochain festival, ce qui donnerait une autre direction sans doute aux idées.

(1) A un autre point de vue, on pourrait examiner aussi la phrase suivante toujours du même auteur : « Le gouvernement helvétique se réfugia de Lausanne sur les bords du lac de Genève.

Le Rédacteur en chef, ALEX. DAGUET.

Genève. — Imp. V. Oettinger, route de Carouge.